Archivo de la Frontera

# Actas del Seminario y exposición sobre

# La Memoria del Exilio Español en Argelia

**Seminario internacional**
Argel – Orán, del 20 al 23 de octubre de 2019

**Organizan**: Embajada de España en Argelia e Instituto Cervantes. **Colaboran**: Ministerio de Justicia de España, Comisión del 80 Aniversario Exilio Republicano, Ministerio de Enseñanza Superior y de Investigación Científica de Argelia, Universidad Argel 2, Abou El Kacem Sâdallah, Universidad Orán 2, Mohamed Ben Ahmed, Ministerio de Cultura de Argelia, Asamblea Popular Comunal de Orán, La Mediateca de Orán.

Colección: e-libros
Fecha de Publicación: 15-03-2021
Número de páginas:
I.S.B.N. 978-84-690-5859-6

**Archivo de la Frontera: Banco de recursos históricos.**
**Más documentos disponibles en www.archivodelafrontera.com**

**Licencia Reconocimiento – No Comercial 3.0 Unported.**
El material creado por un artista puede ser distribuido, copiado y exhibido por terceros si se muestra en los créditos. No se puede obtener ningún beneficio comercial.

El *Archivo de la Frontera* es un proyecto del **Centro Europeo para la Difusión de las Ciencias Sociales (CEDCS)**, bajo la dirección del Dr. Emilio Sola**.**

www.cedcs.org
info@cedcs.eu

Seminario y exposición

ندوة ومعرض الذكرى 80 سنة، الجزائر- وهران 20-23 أكتوبر 2019

# Memoria del Exilio Español en Argelia

20-23 de octubre 2019
Argel-Orán

**Organización:**
Embajada de España en Argelia
Instituto Cervantes

**Colaboración:**
Ministerio de Justicia de España
Comisión del 80 Aniversario Exilio Republicano
Ministerio de Enseñanza Superior y de Investigación Científica de Argelia
Universidad Argel 2, Abou EL Kacem Saâdallah
Universidad Orán 2, Mohamed Ben Ahmed
Ministerio de Cultura de Argelia
Asamblea Popular Comunal de Orán
La Mediateca de Orán

# Orígenes geográficos y dinámica demográfica de la emigración española hacia Argelia (1830-1914)

Fernando Morán Calvo-Sotelo : “80 aniversario del exilio español en Argelia” P 5
Fernando Martínez López : “Palabras en representación del Senado de España” P 7
Bernabé López García y Eliane Ortega Bernabeu : “Argelia: la memoria de un exilio con *historia”* P 13

**PRIMERA PARTE : MIGRACIÓN Y EXILIO ESPAÑOL EN ARGELIA**
Juan Ramón Roca : “*Tipología de las migraciones españolas a Argelia*” P 15
Djamel Latroch : “*Orígenes geográficos y dinámica demográfica de la emigración española hacia Argelia (1830-1914)*” P 39
Nadia Bouzekri : “*Los españoles en Argelia: una historia entre el silencio y la memoria* “ P 67
Ángela Rosa Menaches y Joan-Lluís Monjo : “*Lengua y cultura de la emigración y el exilio español en Argelia* “ P 89

**SEGUNDA PARTE : GUERRA CIVIL Y EXILIO ESPAÑOL EN ARGELIA**
Farid Sahbatou : *“La guerra civil española en la prensa argelina”* P 105
Larbi Belazzouz : *“Algunos ejemplos del apoyo de los españoles de Argelia a la República española en su guerra contra el fascismo (1936-1939)”* P 123
Juan Martínez Leal : *“Vencidos, evacuados y desterrados : la emigración a Argelia de los últimos resistentes republicanos”* P 137
Daniel Moñino : *“Andalucía en el exilio argelino de 1939”* P 153
Wafa Elfekair : *“La acogida de los refugiados en Orán : el centro de internamiento número 2”* P 169
Eliane Ortega : *“Represión, concentración y ‘Lugares de memoria’: los campos de concentración en Argelia de 1939 a 1943”* P 183

**TERCERA PARTE : POLÍTICAS DEL EXILIO REPUBLICANO EN ARGELIA**
Julián Vadillo : *“La Kasbah libertaria. El exilio del movimiento libertario español en Argelia (1939-1962)”* P 199
Eloy Martín Corrales : *“El exilio socialista en Argelia”* P 221
Yenia Camacho Samper : *“Argelia en la memoria del exilio comunista español”* P 241
Emilio Sola : *“Cervantes y los anarquistas españoles exiliados en Argelia”* P 253

**CUARTA PARTE : MEMORIAS Y TESTIMONIOS DEL EXILIO ARGELINO**
Alfred Salinas : *“Orán, tierra de asilo. Entre colonización y confinamiento”* P 273
Gerardo Bernabéu : *“Españoles y argelinos : Vivencias y relaciones de una familia de españoles exiliados”* P 291
Saliha Zerrouki : *“Max Aub y su memoria de Djelfa”* P 295
Bernard Sicot : *Dos republicanos españoles refugiados en Argelia : Antonio Blanca y Antonio Gassó Fuentes* P 311
Paneles Exposición P 331

# Oran, terre d'asile. Entre colonisation et enfermement

**Alfred Salinas**

«*Servía en Orán al rey*
*un español con dos lanzas,*
*y con el alma y la vida,*
*a una gallarda africana*»

Ces vers forment le premier quatrain du romance «*El Español de Orán*», écrit en 1587 par Luís de Góngora. Ils sont le révélateur de ce rapport intime, presque charnel, que la ville d'Oran, tout au long de sa trajectoire millénaire, n'a cessé d'entretenir avec la civilisation espagnole et sa déclinaison arabo-andalouse.

L'objet de la présente étude se propose d'analyser ce particularisme identitaire au travers du prisme de la colonisation française.

## L'EMPREINTE ESPAGNOLE

L'identité espagnole d'Oran trouve en effet sa résonance dans ce passé qui, depuis sa fondation en l'an 902 par des marins andalous, la relie à des phénomènes d'exil. A mesure que la *Reconquista* progressait, la cité fut un point de chute salvateur aux mudéjars (musulmans d'Espagne), aux morisques (musulmans espagnols convertis au catholicisme) et aux juifs qui fuyaient la péninsule à cause de l'intolérance religieuse. Parmi les exilés, il y eut le sociologue Ibn Khaldoun qui, dans son «*Histoire des Berbères*», écrira «*Oran, c'est le paradis du malheureux*».

C'est en exécution du testament d'Isabelle la Catholique, demandant à ses successeurs de conquérir l'Afrique du Nord, que fut justifiée la prise d'abord de Mers-el-Kébir en 1505, puis d'Oran en 1509 par l'armée du Cardinal Jimenez de Cisneros. Des considérations géostratégiques liées à la lutte contre les corsaires barbaresques et des raisons de politique pénale vinrent préciser la destination de l'enclave oranaise. Outre son rôle de place forte, Oran reçut le statut de *présidio* de la Couronne espagnole, c'est-à-dire un lieu de relégation et de punition.

A vrai dire, l'exil oranais fonctionna comme un remède anti-dépresseur. Sans doute Luis de Gongora a-t-il dépeint de manière trop romantique le quotidien du *présidio* oranais qui vivait reclus derrière ses murailles, entouré par des tribus certaines hostiles, d'autres amies. Mais quand des écrivains arrangent la réalité et l'embellissent, c'est encore une façon pour eux de témoigner du charme attractif et ensorceleur des lieux.

Car le *présidio* fut loin d'être un enfer pénitentiaire pour les «*desterrados*», dont une grande masse se composait d'hidalgos et de personnages de haut rang frappés de disgrâce pour cause d'impertinence ou de débauche. Au XVIII^e^ siècle, leur nombre ap-

prochait le quart d'une population estimée à 9.500 habitants environ[1].

L'Europe vivait alors son siècle des Lumières et des encyclopédistes. Le *présidio* se mit à l'air du temps. Le séjour oranais s'agrémenta de plaisirs multiples, de divertissements théâtraux dans la salle du Colisée, de bals costumés, de soirées mondaines au palais du gouverneur et de spectacles de corridas. Oran s'immortalisa sous le nom de «*Corte chica*» (la petite Cour), dont l'éclat ne le cédait en rien à l'aînée madrilène. La douceur de vivre séduisait les esprits, il y avait des *desterrados* qui une fois purgée leur peine ne voulaient plus partir[2]. Oran était source d'inspiration. C'est aux pieds de la colline de Santa-Cruz que le dramaturge Vicente Garcia de la Huerta composa et étrenna en janvier 1772 sa célèbre tragédie «Raquel».

L'occupation militaire espagnole cessa le 29 février 1792. Elle intervenait dans le cadre d'un traité d'amitié et de paix, négocié avec la régence turque d'Alger antérieurement au séisme d'octobre 1790 qui détruisit la ville, mais ratifié tardivement par le dey le 14 août 1791. L'existence d'un comptoir de négociants était toutefois autorisée. Il bénéficiait d'une franchise douanière, il pouvait vendre et exporter des marchandises sans paiement de droits douaniers extraordinaires.

Signe d'un changement radical dans les relations bilatérales, des clauses prévoyaient une assistance mutuelle en cas d'attaque étrangère contre les navires des deux parties signataires. De plus, le terme «*Argelianos*» (Algériens) était utilisé dans diverses clauses pour désigner les habitants relevant de la régence. La valeur sémantique du mot indiquait que l'Espagne reconnaissait sur le plan international l'existence d'un peuple algérien[3].

## L'IMMIGRATION ESPAGNOLE

La période française qui démarre en janvier 1831 ne s'analyse point vraiment comme une rupture avec les époques qui l'ont précédée. Leur mise en perspective révèle une sorte de continuité historique. La colonisation de peuplement, érigée en système de développement économique dès la Monarchie de Juillet, ouvrit la porte aux immigrants espagnols qui préféraient rejoindre l'Afrique du Nord plutôt que les Amériques trop lointaines. La plupart étaient issus d'un prolétariat rural, réduit à la misère à cause de terres infertiles et de la concurrence entre latifundistes. Les colons français les affublèrent de l'épithète moqueur de «*caracoles»* (escargots) parce qu'ils portaient, arrimées sur le dos, toutes leurs affaires : une couverture, une gargoulette, une poêle à frire, parfois une guitare.

Les conditions d'accueil varièrent selon les époques. Les contrôles au débarcadère étaient parfois laxistes, parfois tâtillons, ou bien dégageant une impression d'insoutenable si l'on en juge par les révélations de ce journal fouriériste daté de janvier 1841 imputant aux soldats de la garnison le viol de nombreuses jeunes filles qu'ils commettaient

---

1 Roél (don Luis), *Descripción particular concisa pero verdadera de la ciudad de Orán en África según su estado y circunstancias en fin del año de 1789,* Madrid, 1790 (Biblioteca digital hispánica in Biblioteca Nacional de España (BNE), cote: Vc/79/1).
2 Roél (don Luis), op. cit.
3 Traité de paix et d'amitié entre l'Espagne et la Régence d'Alger et la Convention d'Oran, signés à Mers-el-Kébir le 21 septembre 1791, in Archivo histórico nacional, ES28079/Estado, 3370, Exp 3.

en échange du débarquement de leurs familles[4].

L'empereur Napoléon III souhaita éliminer tout arbitraire. Une convention bilatérale signée sous son règne le 7 janvier 1862 réglementa notamment les conditions d'installation et de séjour des migrants espagnols en Algérie, ainsi que les privilèges de leurs consuls.

Napoléon III fut le seul chef d'Etat français que les Espagnols d'Oran aimèrent, d'autant plus qu'il avait épousé l'andalouse Eugénie de Montijo. Lors de sa visite officielle en mai 1865, la communauté espagnole édifia en l'honneur de ce souverain un gigantesque arc de triomphe au fronton duquel elle grava des mots de reconnaissance. En juin 1896, Eugénie s'arrêtera devant Oran à bord de son yatch, mais déchue de tout droit depuis la proclamation de la République en 1870, elle ne pourra descendre à terre et parcourir cette ville dont l'un de ses aïeux fut gouverneur à l'époque du *présidio*. Elle qui avait développé la culture française et impulsé l'émancipation féminine n'était plus qu'une étrangère, les Français au demeurant ne l'avaient jamais perçue autrement que sous le sobriquet de «*l'Espagnole*».

Les nombreuses vagues d'immigrés finirent par composer majoritairement la population d'Oran. Les recensements officiels n'aident pas à appréhender la réalité. Ils offrent une vue partielle de l'importance numérique de cette immigration. Cela provient du fait que n'y sont répertoriés ni les «*golondrinas*» (les saisonniers embauchés pour les moissons et les récoltes), ni les naturalisés, les clandestins et autres fugitifs en rupture de ban avec la justice.

## JUSQU'À 300 000 ESPAGNOLS EN ORANIE

Le croisement de diverses données permet d'établir qu'en 1839, la colonie espagnole d'Oran, forte de quelque 2.300 personnes, représentait déjà la moitié de la communauté européenne[5]. En 1901, elle s'élevait à près de 70.000 alors que la cité approchait du cap des 100.000 habitants. La poussée se serait accentuée dans l'entre-deux-guerres au vu de certaines estimations qui fixaient le pourcentage espagnol oscillant entre 80 et 90 % de l'ensemble européen[6].

Le mouvement migratoire irradiait d'ailleurs toute l'Oranie. Une statistique de la presse espagnole établissait à 200.000 le nombre d'immigrés qui y séjournaient en 1904[7]. Dans 43 % des communes l'élément espagnol surpassait l'élément français jusqu'à être parfois entre deux à six fois plus important[8]. Le dénombrement fut réévalué à la hausse en 1919. Malgré la Première Guerre mondiale qui avait freiné l'immigration, on avançait désormais le chiffre de 300.000 résidents dont le consul d'Oran Teodomiro de Aguilar se posait en père protecteur[9]. Les Français de souche étaient trois fois moins nombreux. En 1939, les écarts n'avaient point varié. La communauté espagnole représentait alors près

4 La Phalange (journal de la science sociale de Charles Fourier), Paris, mai-août 1841, p. 146.
5 Baude (Jean-Jacques), L'Algérie, Paris, 1841, p. 125 : Derrien (Isidore), *Les Français à Oran depuis 1830 jusqu'à nos jours,* Aix, 1886.
6 El centenario de Argelia, in África, janvier 1931, p. 11-12 : Bermejo (Benito), Phalange et la colonie espagnole en France, in *Colloque international sur Italiens et Espagnols en France,* Paris, 1991, p. 155-161.
7 *El Imparcial* (Madrid), «El derecho y la fuerza», 07-06-1904.
8 *El Correo español,* «Los Españoles en Argelia», 14-04-1915 (l'article est une critique très acerbe du livre «L'Algérie» de Maurice Wahl dans sa réédition de 1908).
9 *El Telegrama del Rif* (Melilla), 25-05-1919.

du quart de la population totale de l'Oranie. Rapportée à l'ensemble de la population algérienne, elle n'était qu'une minorité nationale, mais dans la région d'Oran elle formait la principale force motrice sur le plan socio-économique.

## LA CALÈRE, PASSERELLE VERS L'ESPOIR

Sitôt débarqués, les migrants échouaient dans les deux plus vieux quartiers de la ville d'Oran : la Marine et la Calère, qui furent le noyau de la cité depuis le XVI^e^ siècle. La Marine s'urbanisa rapidement dans un secteur compris entre les anciennes rues d'Orléans et de l'Arsenal. Elle y abritait une population quasi exclusive d'Espagnols, les musulmans n'y seront qu'une poignée (on en comptera 6 sur les 20 milliers d'habitants d'après un recensement effectué en 1881[10]).

Toute la misère du monde était surtout concentrée à la Calère, le quartier emblématique de la désespérance espagnole. La Calère était sortie des terres vers 1850, se développant sur les ruines du séisme de 1790. Son nom provenait d'un ancien four à chaux (*la caléra*) datant de l'époque du *présidio*. La promiscuité des lieux, les maisons agrippées à la colline de Santa-Cruz, ce labyrinthe de ruelles poussiéreuses, ce sentier abrupt dénommé *Caminico la Muerte* qui ceinturait la falaise, et puis ces chants déprimants et continus de malagueñas, ce mélange de piété religieuse et de superstition, l'illettrisme, la prostitution, les épidémies de choléra et de peste, tout cela donnait une image angoissante, une situation et un site qui rappelaient ce que fut le Valparaiso immoral et nostalgique du chilien Pablo Néruda.

En 1872, il y avait toujours, selon le guide de voyage Joanne, des familles entassées au-dessus de la Calère dans des grottes qui servaient autrefois d'écuries pour la garnison du *présidio* et que la dérision populaire surnommait «le Madrid des Troglodytes».

La Calère jouait le rôle d'un sas, c'était un passage obligé vers une vie meilleure. L'acquisition d'un emploi ou d'une bonne situation entraînait le déménagement vers des endroits moins sordides comme ceux de la Marine et de Saint-Louis ou vers les quartiers huppés du plateau. Les parvenus regardaient alors avec mépris le lieu qu'ils venaient de quitter. Ils ne voulaient plus en entendre parler. Les gens de la Calère incarnaient dans la mentalité oranaise la lie de la société.

## UN ESPRIT D'ENTRAIDE

Un puissant esprit d'entraide soudait la communauté espagnole et la rendait moins dépendante du pouvoir colonial. Pour sortir de la pauvreté, on pouvait compter sur la générosité de ceux qui par leur labeur avaient réussi à faire fortune comme le cigaretier Juan Bastos qui offrit du travail à des centaines de jeunes filles d'Oran. Car il ne fallait rien attendre, ni de la mère patrie, financièrement exsangue, qui malgré les relances du consulat demeurait insensible aux malheurs des siens, ni encore moins de l'Etat d'accueil à l'humeur capricieuse, qui passait d'un excès à l'autre, d'un refus d'aide à quelques moments de compassion envers les migrants. En raison du nombre accru d'indigents espagnols, la mairie dut limiter en 1901 leur droit à la gratuité des soins hospitaliers. D'après le témoignage en 1916 de Juan Ventosa, député de Gérone, un an au moins de résidence

10 Lespès (René), *Oran - Etudes de géographie et d'histoire urbaines,* Librairie Félix Alcan, 1938.

était alors exigé des exilés pour bénéficier des services de l'hôpital.

Les secours provenaient principalement de deux congrégations religieuses espagnoles : les Sœurs Thérésiennes et les Sœurs de la Charité. Le consulat remédia, de son côté, à l'inertie de sa hiérarchie. Il initia la création de sociétés philanthropiques comme la Protection espagnole et la Bienfaisance espagnole. Le consul Carlos Sáenz de Tejada fut à l'origine en octobre 1914 de «*la cocina económica*», une cantine populaire qui, dans ses trois premiers mois de fonctionnement, distribua environ 69.000 repas[11]. Son successeur, Teodomiro de Aguilar, se distingua dans l'action humanitaire, ce qui lui vaudra d'être élevé en 1922 au grade de Grand-Croix de l'Ordre civil de la Bienfaisance par le roi Alphonse XIII.

On conjurait le fatalisme de la précarité par toutes sortes de moyens, y compris des ruses d'attrape-nigauds. Une publicité faite par la pharmacie espagnole «La Palmera", située au 27 rue de Mostaganem, garantissait l'immortalité, professant que les malades qui se servaient chez elle, «*tous se rétablissent, personne ne meurt*»[12].

## LA LÉGENDE ROSE : CORRÉLATION ENTRE ESSOR ÉCONOMIQUE ET PRÉSENCE ESPAGNOLE

Si profondément qu'aient pu jouer les souffrances liées à l'exode et au déracinement, le peuple immigré a su s'adapter aux règles du jeu établies par l'économie de marché. Une multitude de petits employeurs, de petits patrons, de petits artisans et de petits boutiquiers fit son apparition. Ils formèrent le pilier d'une classe moyenne aisée qui, à l'aube du XX^e^ siècle, représentait près d'un cinquième de la population active.

Dès septembre 1887, une chambre de commerce spécifique les regroupa. Le négociant Francisco Quesada, un sexagénaire valencien qui habitait rue d'Arzew, en fut le premier président. Le nombre d'adhérents atteignait en 1925 plus de 1.500 parmi lesquels des Juifs comme Jacob Parienté d'ascendance marocaine.

Cet organisme consulaire était assez remuant. Il débordait de son cadre quand il se mêlait des conflits politiques secouant la péninsule. On s'écharpait entre immigrés. Quesada était fiché par la police française comme un dangereux agitateur. A la tête de son journal *Demoni Coixo* (le diable boîteux), il s'en prenait à des adversaires républicains. En vain une feuille xénophobe réclama-t-elle son expulsion[13]. Grande était son influence. Il avait suborné la mairie afin que ne fût pas mentionnée l'identité de sa compagne dans l'acte de naissance de sa fille Isabelle en avril 1886. Les consuls appréciaient son patriotisme. En 1898, il dirigea le comité qui recueillit des fonds pour les blessés de la guerre de Cuba. Des notables français dont le maire Arthur Gobert, furent au premier rang des donateurs[14].

La prépondérance de la main d'œuvre espagnole influa sur la croissance économique d'Oran et de sa région. Le peuple immigré s'en fit un titre de gloire, bousculant les quolibets qui le taxaient de parasite. La dureté des conditions de vie ne semblait pas le rebuter.

---

11 *La Epoca* (Madrid), 08-04-1915.
12 *El Eco español* (Oran), 02-07-1911.
13 *Sans-culotte* (Oran), 12-02-1888.
14 *El Liberal* (Madrid), 25-08-1898.

D'après une opinion répandue en Espagne, il était l'archétype de «*la race espagnole*», une expression qui traduisait l'obsession d'une nation hantée par la thématique de la décadence depuis la perte de ses colonies américaines.

La presse ne tarissait pas d'éloges sur «ces *milliers de travailleurs dont les bras, la vigueur et l'entêtement»,* disait-elle, étaient *«à l'origine du développement de l'Algérie»*[15].

Chaque année, le consul d'Oran, suppléé parfois par celui de Sidi Bel-Abbès, rédigeait un mémoire sur les résultats économiques du département. Tout y était magnifié, embelli. Le rapport sur l'exercice 1907 montrait une Oranie prospère, produisant toujours plus de céréales et de vin, dont une grande partie était exportée vers l'Espagne. En sens inverse, on importait beaucoup, notamment du piment qu'on trouvait pourtant beaucoup et de bonne qualité autrefois dans les jardins du *présidio*. On faisait également venir de la soubressade mallorquine (*la mallorquina*), une charcuterie indispensable pour accompagner «*les migas*» (le plat du pauvre de l'Oranais espagnol)[16].

La réussite des colons oranais faisait galoper l'imagination. Des chroniqueurs espagnols y voyaient un exemple à suivre, se demandant pourquoi quelques-uns de ces valeureux pionniers n'iraient pas au Maroc bâtir une nouvelle Oran[17].

## ORAN, LA VILLE DU SALUT

On était dans le monde des fantasmes. Une image providentielle collait à Oran. C'était la ville du salut où une deuxième chance était donnée aux déshérités de la vie. L'avocat Plácido Langle, originaire d'Almería, raconta en 1911 que la terre d'Oran fut pour ses compatriotes :

> «*comme une seconde patrie, une patrie rédemptrice qui les libérait de la misère*».[18]

Ibn Khaldoun ne disait rien d'autre lorsqu'il constatait au XV^e^ siècle que «*celui qui arrive pauvre à Oran, en repart riche*». Le refuge se métamorphosait en Eldorado. Une légende rose colora le paysage mémoriel de l'immigration espagnole. Elle faisait d'Oran la vraie capitale de l'Algérie coloniale, son port était perçu comme le plus important du littoral nord-africain[19].

La domination des immigrés sur les circuits économiques se consolida. De plus en plus, les autorités locales accordèrent autant d'attention à la Chambre de commerce espagnole qu'à son homologue française. Elles honoraient de leur présence ses bals et banquets. L'arrivée à la présidence en 1930 du capitaine Gonzalo Alonso de Santocildès lui conféra davantage de lustre. C'était le fils et le petit-fils de héros militaires. Il avait épousé Isabelle Quesada, l'enfant chérie de Francisco. Le couple éblouissait les manifestations mondaines et caritatives. Leur fille unique, d'une grande beauté, attirait de nom-

---

15 *El Imparcial,* 15-06-1904.
16 Memorias diplomáticas y consulares e informaciones, Consulado de Orán, año 1907, Ministerio de Estado (BNE, Hemeroteca digital histórica).
17 *El progreso agrícola y pecuario* (Madrid), 28-01-1929.
18 Langle Moya (Plácido), op. cit., p. 20.
19 *El Correo español,* 11-05-1897.

breux soupirants. Après s'être fiancée avec le fils d'un riche viticulteur d'ascendance espagnole, elle épousera finalement le parisien Lucien Brochet, un ingénieur des Ponts et Chaussées, responsable du port d'Oran.

L'époque projetait une image édénique de l'existence. Certains éditoriaux versaient dans l'onirisme. Exemple : ce que disait le magazine économique *La Revista nacional* en 1900 :

«*Comme elle est dynamique cette ville d'Oran ! Et aussi celle de Saïda ! Et que dire surtout de Sidi Bel-Abbès ! Dès que vous foulez le sol algérien, tout ce que vous voyez n'a plus le même aspect qu'autrefois, des vignobles recouvrent maintenant les collines. Partout on voit de magnifiques plaines, des prairies, des bosquets, des champs d'alfa, des routes à double voie... Quel merveilleux pays ! ... Et surtout quel bien-être, quelle satisfaction pour tous ceux qui y vivent ! Il faut voir ce que le travailleur espagnol a réalisé dans cette colonie. Il s'estime supérieur au Français, parce que tout ce qui existe là-bas est dû à son initiative, à son travail*».[20]

## DES RÉUSSITES EXEMPLAIRES

Des immigrés espagnols connurent une réussite fulgurante comme capitaines d'industrie. Le succès du cigaretier Juan Bastos (1817-1887) illustre cet esprit d'entreprendre que la France favorisa pour la mise en valeur de ses possessions ultramarines. Natif de Malaga, Bastos avait une vingtaine d'années en 1838 lorsque, après avoir vendu des cigarettes à la sauvette dans les rues d'Oran, il créa une petite manufacture de tabacs qui allait constituer la base d'un empire industriel dont le rayonnement universel s'amplifia au lendemain de la Première Guerre. Le nom de Bastos entra, dans le vocabulaire commun et dans les dictionnaires, sous de multiples significations : cigarette bon marché, balle de fusil, transporteur, légion étrangère.

D'autres personnages restés populaires dans la geste oranaise ont donné corps aux théories de l'ascension sociale par le travail. Ainsi se détachent les anisetiers Vicente Galiana, Miguel Limiñana et Vicente Bonmati dont la fille aînée Margarita fit un beau mariage en épousant Pedro Salinas, le poète de l'exil et de l'amour[21].

Le souvenir des deux frères Follana (Michel et Charles) échappe également à l'oubli. Leur activité de tonnelier fut étroitement liée à la vie du quartier de Saint-Eugène. A peine âgé de 18 ans, Michel se trouvait déjà à la tête d'une tonnellerie qui périclita cependant très vite. Mais avec cinq francs en poche et une bicyclette, il parvint à monter une nouvelle tonnellerie, située boulevard Froment-Coste, qui emploiera jusqu'à une centaine d'ouvriers.

Les bénéfices étaient investis dans l'achat d'immeubles et de terrains. Un domaine fut notamment acquis aux Cheurfas, près de Saint-Denis du Sig, qui allait faire la une des journaux dans les années 50, une rumeur insinuait que l'endroit recélait un gisement d'or. Michel Follana sera aussi le promoteur de la station balnéaire de Cap Falcon et le mécène de l'équipe de football de Saint-Eugène dont il aménagera le stade.

---

20 *La Revista nacional*, 1900, n° 20, p. 414-415.
21 Salinas (Jaime)*, Travesias (Memorias 1925-1955),* Tusquets Editores, 2003 ; *El País* (quotidien, Madrid), Un polizón del sentimiento, 27-11-1991.

## UN CENTENAIRE CONTROVERSÉ

Un tableau aussi idyllique de l'œuvre espagnole ne pouvait prospérer au moment de commémorer en 1930 le centenaire de la présence française en Algérie. La classe politique était divisée. Le lobby colonial détestait ces travailleurs «*exotiques*» et de seconde zone qu'étaient à leurs yeux les Espagnols. D'autres voix au contraire saluaient leur contribution qui se serait révélée être «*plus utile*» que celle des Français[22].

La propagande officielle choisit de mettre l'accent sur une hagiographie flamboyante de la présence française. La communauté espagnole s'estima frustrée. Elle avait déjà été marginalisée lors de la célébration du millénaire de la fondation d'Oran en mars-avril 1902, qui servit de prétexte à un éloge très remarqué de la France et de ses pionniers, des colons alsaciens-lorrains et du maréchal Bugeaud. Cette fois-ci, elle entendit participer aux festivités afin de tempérer le discours colonial.

L'ombre du courant africaniste se profilait à travers cette contestation. Depuis la moitié du XIX^e^ siècle, sur la péninsule, un mouvement d'opinion procédait, avec le soutien de l'Eglise, à la réactivation de la pensée d'Isabelle la Catholique.

Ses prédicateurs agissaient comme des gardiens du temple, guidés par la nostalgie des gloires passées. Ils considéraient que la célébration de l'anniversaire de 1830 rouvrait dans la mémoire espagnole une plaie qui n'était pas encore cicatrisée. «*Un souvenir bien triste»,* écrivait alors la revue *África* dont le général Franco était le directeur. En s›emparant d›Oran sans tirer un seul coup de feu, la France aurait sonné le glas du rêve espagnol de voir l›étendard royal flotter à nouveau sur la ville et sur l›ensemble du pays[23].

Une campagne de contre-feux se développa pour tirer l'histoire oranaise du côté espagnol. Des rapports de police mentionnèrent la prolifération de rumeurs qui jetaient la suspicion sur les droits de souveraineté de la France. On se disait que l'Oranie était une colonie espagnole cédée à l'Etat français en vertu d'un bail de 99 ans qui arrivait justement à expiration en 1930. On se disait aussi que l'hôpital civil d'Oran appartenait à la reine d'Espagne et que, sous le bitume de la place de la Perle, reposaient les restes de la dépouille de Charles Quint ainsi qu'une statue en bronze du roi Charles III ensevelie lors du séisme de 1790.

Le passé rattrapa le présent en août 1930, lorsqu'un couple d'archéologues mit à jour, sur le plateau du marabout, la sépulture de soldats espagnols morts en novembre 1732. Les restes de l'un d'eux furent rapatriés à Madrid et inhumés au musée pédagogique du régiment des Asturies[24].

Des défis bien plus pernicieux furent lancés aux autorités françaises. Le cardinal Pedro Segura y Sáenz qui ne cachait pas son aversion antifrançaise voulut visiter en janvier 1930 le diocèse d'Oran qui, au temps du *présidio*, relevait de son archevéché de Tolède. Il y fut déclaré persona *non grata*. L'idée de braver l'autorité de l'évêque local Léon

---

22 *Journal Officiel* (JO), Débats Chambre des députés, séance du 19-05-1899, p. 1431 : *El Mundo naval ilustrado,* 01-03-1898, p. 7 (allusion aux propos du sénateur d'Eure-et-Loir Emile Labiche qui attribue aux braceros le développement économique de l'Oranie).
23 *África,* janvier 1931.
24 *La Correspondencia militar,* 12-09-1930 et 02-12-1930.

Durand, un fervent patriote, n'était pas étrangère à ce projet de voyage. Mais d'autres visiteurs accoururent, que l'Etat français ne put refouler. Les choses empirèrent lorsqu'à l'invitation du club de football de la Marine oranaise (ASMO), premier champion nord-africain de la discipline en 1921, la troupe culturelle d'Elche (*El Orfeón ilicitano*), vint jouer une série de spectacles en juin 1930.

Les 220 personnes qui la composaient furent accueillies au port par une foule enthousiaste. La fanfare du patronage de la Joyeuse Union interpréta pour eux l'hymne royal espagnol.

La tournée se déroula tant bien que mal. Sur réquisition de la préfecture, elle ne bénéficia d'aucune subvention publique et son programme fut expurgé de toute participation aux cérémonies du centenaire[25].

## LE PÉRIL ESPAGNOL : DE L'ASSIMILATION FORCÉE À L'ENFERMEMENT

Le poids excessif de la présence espagnole révéla au sein du personnel colonial les symptômes d'un immense dilemme en raison de la nature complexe de l'Etat français, empêtré dans ses contradictions entre d'une part son fondement jacobin, qui ne tolère aucun pouvoir autonome dans une Algérie considérée juridiquement comme le prolongement de la métropole, et d'autre part sa philosophie libérale, héritée du siècle des Lumières et sublimée par la pensée d'un Victor Hugo, d'un Emile Zola ou encore d'un Jean Jaurès.

La seule solution qui prévalut fut d'éliminer les différences. Le pouvoir colonial fit usage d'une batterie de moyens, qui opérèrent en apparence sur un mode incitatif mais en réalité d'une manière persuasive très contraignante.

La loi du 26 juin 1889 qui accordait la nationalité française aux enfants nés sur le sol français de parents étrangers constitua la pièce maîtresse du dispositif. Elle trouvait sa raison d'être dans le ressentiment qu'éprouvaient les Français de souche à l'encontre de ces fils de migrants exemptés du service national en raison de leur qualité d'étranger. Sous prétexte d'égalité, une procédure de naturalisation automatique fut établie. Les intéressés pouvaient y renoncer à condition de manifester expressément leur choix dans l'année suivant leur majorité de 21 ans.

Encore fallait-il qu'ils fussent informés de ce délai impératif. Or la plupart ignoraient tout des procédures. En vertu de l'adage «*Qui ne dit mot consent*», ils se retrouvèrent français sans n'avoir rien sollicité[26].

Le parti colonial, à l'origine de la loi, se sentit pourtant floué. Son objectif d'intégrer les Espagnols dans la citoyenneté française tournait à l'échec. Il avait cru que les fidélités de toute nature allaient s'évanouir devant le lien suprême du rattachement à la France. Mais en Oranie, les mécanismes de la socialisation fonctionnèrent de manière inattendue.

---

25 Salinas (Alfred), *Quand Franco réclamait Oran, l'Opération Cisneros,* L'Harmattan, 2008, p. 52-54.
26 Walh (Maurice), *L'Algérie,* Librairie Félix Alcan, 5ème édition, 1908.

Ce n'était point l'Espagnol qui s'assimilait au Français, mais le Français qui s'assimilait à l'Espagnol, à son art de vivre, à ses coutumes, à son langage coloré. C'est un peu l'histoire des relations sous l'Antiquité entre les conquérants romains et assujettis grecs. L'hispanisation avait d'autant plus de chances de progresser que les gouvernements français y prêtaient leur concours en programmant des cours d'espagnol au lycée d'Oran à partir de la rentrée d'octobre 1895.

Le parti colonial était au désespoir : «*Nous sommes mangés»,* reconnaissait-il[27]. «*Mais où sont donc les Français* ?», demandait ironiquement un voyageur au consul espagnol Ernesto Merlé y Alós qui en janvier 1894 lui faisait faire le tour du propriétaire[28]. Non seulement les noms des lieux étaient d'origine espagnole (Santa-Cruz, la Calère, le cap Falcon, le cap Carbon, le cap Ferrat...), mais les actes de la vie quotidienne l'étaient aussi. On allait, coquettement pomponnés, au théâtre espagnol Bastrana, mini-copie architecturale de la Scala de Milan, où les divertissements duraient jusqu'à point d'heure[29]. On se précipitait aux corridas organisées d'abord dans un enclos de Gambetta, puis au cirque des Nouveautés en bordure de la médina, et à partir de 1911 dans de magnifiques arènes à Eckmülh.

Il advint qu'on donna cours légal à la piastre espagnole du fait de la raréfaction des pièces de monnaie française sur le marché des transactions. Les campagnes électorales se faisaient en espagnol. Les candidats espagnolisaient leurs prénoms et certains dataient leurs professions de foi du «*Día de la Ascensión*» (le jour de l'Ascension)[30]. Le lundi de Pâques était communément appelé «*la fête de la Mouna*», en référence à cette brioche espagnole qu'on dégustait ce jour-là en famille sur les pentes de Santa-Cruz.

C'est parce que le naturalisé demeurait irréductiblement attaché à son style de vie qu'il fût regardé dès la fin du XIXe siècle comme une menace sérieuse pour la souveraineté française. On le soupçonna d'être le maillon d'une entreprise séparatiste. Il pouvait en effet se servir de sa nouvelle nationalité pour «*s'emparer de toutes les administrations communales et préparer moralement l'annexion du département à l'Espagne*», prétendait le député d'Oran Eugène Etienne, hostile aux naturalisations[31].

## LES ARRIÈRES-PENSÉES SÉPARATISTES

Les alarmes du parti colonial étaient fondées. Car au sein du courant africaniste, certains glissaient du sentimentalisme à une attitude plus revendicative, plus agressive. Une idée progressait dans leur imaginaire, qui était d'instrumentaliser l'immigration à des fins de récupération d'Oran et de sa région. L'occasion était trop belle pour ne pas en profiter.

Le pas fut franchi au lendemain de la conférence de Berlin qui en 1885 marqua le partage de l'Afrique entre puissances européennes. Le quotidien *El Heraldo de Madrid* fut le premier à évoquer le schéma d'un retour de l'Espagne en Algérie, un retour qui

---

27 *Le Petit fanal oranais,* 05-04-1899 ; *L'Impartial oranais,* 07 et 09-10-1895.
28 *El Liberal*, article «Orán ¿ Dónde están los franceses ?», 03-01-1894 : *El Siglo futuro,* article «¡ Qué vergüenza !», 04-01-1894.
29 Desprez (Charles), *Voyage à Oran,* Association ouvrière Aillaud et Cie, Alger, 1872, p. 233-238.
30 *JO*, Débats Chambre des députés, séance du 12-11-1898, p. 2179.
31 Hess (Jean), *La vérité sur l'Algérie,* Librairie Universelle, Paris, 1905, p. 279.

serait dans le droit fil de sa récente intervention militaire au Maroc. Cela advint en août 1891 :

«*Comment la France pourrait-elle oublier qu'en Algérie tout est espagnol depuis les hommes jusqu'aux pierres ? Il ne viendrait à aucun homme d'Etat français l'idée d'occulter l'immense péril que constitue notre présence au Maroc. Car pour l'Espagne, ce ne serait qu'une question de temps de revenir planter à Oran l'étendard que le glorieux Cisneros a tenu. L'Algérie c'est notre Alsace-Lorraine. Tôt ou tard, nous nous y installerons car ce territoire n'a plus rien de français en raison de notre émigration andalouse et levantine*»[32].

La formule «*L'Algérie, c'est notre Alsace-Lorraine*», fait écho aux deux provinces françaises annexées par l'Allemagne en 1871. Elle sera remise à l'ordre du jour un demi-siècle plus tard, en 1940-41, par le mouvement phalangiste dans son discours d'annexion de l'Oranie. L'idée irrédentiste n'est donc pas inhérente au régime de Franco, elle pénètre déjà dès la fin du XIX^e^ siècle dans la conscience politique espagnole.

Une campagne d'opinion préparait en effet les esprits à cette éventualité. La reconquête du pouvoir spirituel avait d'ailleurs commencé.

Des signes avant-coureurs apparaissaient en 1889 d'un retour de l'Eglise catholique d'Oran dans le giron de l'archidiocèse de Tolède alors qu'elle dépendait statutairement de celui d'Alger. Un religieux espagnol, l'abbé Cata y Blanch, dignitaire de la cathédrale Saint-Louis, avait envoyé à Tolède quatre jeunes oranaises recevoir du cardinal Miguel Payá y Rico l'autorisation de former la nouvelle congrégation des Sœurs africanistes avec mission de s'occuper de l'orphelinat qui venait d'être construit au quartier Lamur grâce à des fonds réunis par la reine régente Marie-Christine[33].

Restait à se rendre maître du pouvoir politique. Les écrits du libéral Emilio Castelar (1832-1899), qui fut président de la première République espagnole, entretenaient l'illusion d'une restauration du passé. Lors d'une visite mélancolique au monastère royal de Tolède en 1858, il fit parler un Cisneros réprimandant les Espagnols d'avoir abandonné Oran[34]. Au soir de sa vie, Castelar rappela en termes lyriques ce qui lui paraissait être le destin espagnol :

«*África ! chantent les Rois de la péninsule agenouillés sur les hauteurs de Las Navas où ils entonnent le Te deum de la victoire. África ! c'est Isabelle la Catholique et son testament. África ! c'est Cisneros à Oran... A ce rêve c'est toute la péninsule qui se joint, de Lisbonne à Cadix, de Cadix à Barcelone, de Barcelone à Oporto*»[35].

## LE CONSULAT D'ORAN, SIÈGE DU POUVOIR RÉEL

L'emportement idéologique qui se manifestait en Espagne correspondait à ce qui se passait à Oran où le rapport de forces évoluait au détriment de la France. Le pouvoir réel

32 *El Heraldo de Madrid,* 20-08-1891.
33 *El Día*, 24-12-1889 : La Iberia, 24-12-1889 ; de Chamberlhac (Antoine Georges), *Les Dames Africaines et leur curieuse histoire,* Editions Spes, 1967, p. 26.
34 Castelar (Emilio), Una tarde a San Juan de los Reyes de Toledo, *El Museo universal,* Madrid, 15-01-1858.
35 Castelar (Emilio), Murmullos europeos, *La Ilustración artistica,* Barcelona, 12-12-1892; *La Epoca* (Madrid), 08-09-1919 (voir article de Cándido Lobrera sur le traité de Versailles).

échappait de plus en plus aux fonctionnaires français. Ce n'était pas à la préfecture qu'il fallait le chercher ni même au siège du gouvernement général d'Alger. C'était dans le bureau du consul d'Espagne que se nouait et se jouait l'avenir de l'Oranie. Les représentants de Madrid défiaient ouvertement l'Etat français.

Francisco Lozano Muñoz, qui occupa la charge consulaire d'août 1894 à septembre 1895, inaugura l'ère des consuls polémistes, prêts à ferrailler et à faire la leçon à la France. Lozano s'était distingué dans ses précédentes fonctions au Maroc sous les traits d'un consul mesuré, tolérant et pédagogue. Mais sitôt à Oran il changea du tout au tout.

Son soutien affiché de l'ouvrier Francisco Gonzalez, condamné à mort pour avoir tué deux colons français (un contremaître et son fils), frisa l'arrogance et déchaîna les passions. Deux jours après le verdict, son secrétaire échappa à un lynchage à la sortie d'un café où on lui reprochait quelques paroles diffamantes envers l'armée française.

La ville attendit fébrilement l'exécution de Gonzalez, le lobby colonial exigeait la tête de cet étranger, mais, coup de théâtre, la grâce présidentielle était accordée. Une auréole d'invincibilité accompagna dès lors Lozano. Il osa se proclamer le «*véritable gouverneur*» de la province. Sur la terrasse de sa villa qui surplombait la vieille ville et la préfecture, il poussa la provocation jusqu'à déployer une immense «bandera»[36].

Le symbole était gros de conséquences. Un scénario se dessinait, mettant en exergue deux peuples qui se faisaient face et qui, par élites interposées, s'invectivaient à coups d'injures et de demi-vérités, chacun porteur de sa propre histoire nationale, persuadé d'avoir tous les droits du propriétaire à Oran et sur l'Oranie.

D'un côté, on faisait valoir la supériorité de ses armes et sa vocation humaniste. De l'autre, on invoquait l'antériorité de sa présence et la mémoire du cardinal Cisneros dont la croisade oranaise était sanctifiée à tel point qu'on avait l'impression que son expédition de 1509 était une suite au chant antique de l'Enéide (l'œuvre de Virgile). Cette dispute avait cependant une vertu pédagogique : les *braceros*, peu instruits et rustres pour la plupart, finissaient par connaître qui était ce Cisneros et son siècle d'or.

## LA POLITIQUE DE «DESPAGNOLISATION» : UN ENFERMEMENT SOCIAL ET CULTUREL

Mais comme un filigrane demeuré, côté français, longtemps masqué et inavoué, une histoire d'enfermement social et culturel interféra avec le récit nostalgique d'une époque dorée. Le pouvoir colonial se sentit dans la position d'une citadelle assiégée. On le vit se raidir dans un jacobinisme intransigeant, réducteur des différences culturelles qui pouvaient le subvertir, l'anéantir.

La terre d'asile sembla se transformer en un lieu d'enfermement. D'après la théorie du sociologue Michel Foucault, l'enfermement fait référence à un espace clos dans lequel se jouent des tactiques de pouvoir et de domination. Une stratégie de «despagnolisation» se mit en place, qui entendait éradiquer l'empreinte espagnole. Un chroniqueur résuma la situation avec ces mots : «*Guerre à tous les Espagnols ! Tel semble être le slogan des*

36 Salinas (Alfred), *Jules Abadie, Itinéraire d'un médecin devenu ministre et maire d'Oran,* L'Harmattan, 2015, p. 42.

*autorités civiles à Oran*»[37]. Au regard du préfet Malherbe qui administra l'Oranie entre 1895 et 1905, l'expulsion de tous les Espagnols d'Oran permettrait de rétablir l'autorité de la France dans une ville au bord de la sécession. Cette expulsion ne lui sera pas accordée, mais on multipliera les expulsions individuelles de ressortissants espagnols au motif de diverses pécadilles dont celle très abusive de vagabondage.

Des actions répressives furent en outre menées contre les principales filières de transmission de la mémoire que sont la langue et la culture. Sous couvert d'anticléricalisme, l'entreprise de diabolisation de l'Espagnol s'attaqua à l'usage du castillan et du valencien lors des célébrations du culte catholique. La préfecture prononça en 1904 l'interdiction, dans les églises de son ressort, de tout prêche et sermon effectué dans une autre langue que le français.

La scolarisation obligatoire imposée par les lois de Jules Ferry en 1884 fut un moyen de déculturation d'une rigueur implacable. S'ajoutant à la présence impérative aux cours, défense formelle était faite aux écoliers de parler leur patois maternel dans l'enceinte des établissements, même pendant l'heure de récréation.

Le consul Theodomiro de Aguilar critiqua publiquement en 1925 la perversité du mode d'éducation à la française qui, d'après lui, incrustait dans les jeunes cerveaux l'image d'une France vertueuse alors que celle de leur patrie d'origine était présentée de manière mesquine[38]. Son prédécesseur Carlos Sáenz de Tejada sut profiter des avantages du système. Il avait d'abord envoyé son fils étudier au lycée d'Oran, puis il l'inscrivit à l'école des Beaux-Arts de la ville où il le confia au talent de l'espagnol Daniel Cortes, l'un des maîtres de la peinture orientaliste[39].

La demande de création d'écoles espagnoles revenait constamment sur le tapis. La communauté oranaise s'irritait des injustices d'un ordre colonial qui lui refusait le droit à l'exception culturelle. Parmi les nombreuses tentatives qui avortèrent, il y eut celle en mai 1920 du député Francos Rodriguez, ancien maire de Madrid, qui vanta auprès des édiles oranais le projet d'un établissement privé espagnol[40].

Les doléances des Espagnols d'Oran remontèrent jusqu'aux Cortès. En juin 1904, le député d'Alicante, Miguel de Villanueva, interpella son gouvernement sur le mal-être de ses compatriotes auxquels il avait rendu visite. Face au refus du président du Conseil Antonio Maura d'ouvrir un débat, il s'indigna : «*L'Etat espagnol se rend odieux en n'intervenant point pour défendre ses nationaux*», lança-t-il[41].

Villanueva tenait un discours victimaire conforme à sa personnalité gallophobe. La France avait essayé de l'amadouer en lui offrant la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Mais il l'avait rejetée avec dédain[42]. A présent, il grossissait les déconvenues qu'avaient pu rencontrer les immigrés, afin de donner l'impression que l'Eldorado ora-

37 *Alrededor del mundo,* Unos días en Orán, 01-12-1899.
38 Salinas (Alfred), *Quand Franco* ..., op. cit., p. 66 et 242.
39 González Alcantud (José Antonio), *Marroquíes en la guerra civil española : campos equivocos,* Anthropos Editorial, 2003, p. 186.
40 *L'Echo d'Oran*, 14-05-1920.
41 *El Heraldo de Madrid*, 06 et 07-06-1904.
42 *JO*, Débats Chambre des députés, séance du 22-11-1909, p. 2817.

nais n'était qu'un long chemin de croix.

## L'ASSIMILATION TRIOMPHANTE

L'acculturation façonnait non seulement les hommes, mais aussi leur environnement. Le parti colonial voulait moderniser l'image que la ville renvoyait. Il voulait la rendre moins espagnole, moins arabo-andalouse, et davantage française, une cité bâtie selon le style hausmanien.

Par pur mimétisme avec Paris, il projetait dès les années 1900 d'en faire le Montparnasse artistique du bassin méditerranéen avec ses propres muses, ses créateurs, son majestueux Opéra flambant neuf, ses salons littéraires, ses galeries d'art. La grande salle de la mairie était transformée en exposition permanente de peinture grâce à des copies d'œuvres de Rembrandt et de Delacroix. Une troupe du théâtre de l'Odéon vint jouer *Britannicus* (la tragédie de Racine), sur l'esplanade du petit Vichy devant des centaines d'écoliers d'origine espagnole auxquels l'entrée avait été offerte[43].

La guerre des cultures tourna au burlesque lorsque la municipalité entreprit de purifier l'air en le vidant de tout élément étranger. L'espace sonore et lumineux s'encombra de retraites aux flambeaux patriotiques, de défilés militaires et de bals qu'on appelait d'un ton badin «*les sauteries*». Pour contrebalancer le chant des guitaristes espagnols qui inondaient Oran de *malagueñas* et de *flamencos*, on multiplia les concerts dans les squares publics où des orchestres jouaient du classique (Saint-Saëns, Wagner, Gounod, Mendelssohn ...)[44].

L'hégémonie des périodiques de langue française accentuait le formatage culturel aux dépens d'une presse hispanophone devenue résiduelle en 1930 après avoir connu des moments d'intense activité entre 1881 et 1900.

Une censure s'opérait sournoisement. Les informations relatives à la péninsule ne parvenaient plus à Oran que de manière épisodique ou tronquée, excepté celles qui, d'après un témoin espagnol, «*pouvaient préjudicier à notre prestige, et diminuer aux yeux des lecteurs leur affection et leur intérêt pour tout ce qui se passait en Espagne*»[45]. Pour contrer la désinformation, des milieux locaux sollicitèrent la parution d'une édition oranaise du journal *El Telegrama del Rif* publié à Melilla.

L'assimilation offerte par le football fut, à tous égards, d'une plus grande efficacité que l'école ou l'armée. L'entrée des immigrés dans la citoyenneté politique française lui doit énormément. Il suffit de se reporter aux rubriques sportives des journaux de l'époque pour percevoir l'engouement de l'Oranie envers cette discipline. Le recrutement de joueurs néo-français par des clubs métropolitains (Marseille, Sète...), puis leur présence en équipe de France, renforcèrent le lien d'appartenance des Oranais à une nouvelle communauté nationale.

Francisco Alenda, un natif de la Marine (rue de Rivoli), qui faisait le commerce du riz et des légumes secs après avoir vendu des espadrilles, contribua à cet emballement.

---

43 *Revue mondaine de l'Oranie,* 16-04-1905 ; *L'Illustration,* 05-10-1907.
44 Salinas (Alfred), *Jules Abadie*, op. cit., p. 44.
45 *La Correspondencia militar,* 12-08-1930.

Il avait construit en 1929 à la sortie d'Eckmülh un magnifique stade de 8.000 places, destiné au club de son quartier, mais qui permit d'organiser de grands évènements. Le public oranais put ainsi voir jouer l'équipe de France contre la sélection nord-africaine le 25 décembre 1931[46].

## UNE COMMUNAUTÉ ESPAGNOLE FISSURÉE

Au fil des ans, la résistance faiblissait contre les théories dissolvantes que véhiculait le modèle français.

Le rouleau compresseur de la francisation avançait inexorablement. Le bloc des immigrés se fissurait entre d'une part une branche conservatrice soucieuse de préserver le lien affectif l'unissant au pays d'origine et d'autre part un courant francophile, celui des nouveaux «*afrancesados»* qui ne voyaient d'avenir qu'au sein de la nation française, qui poussaient leurs enfants à faire des études, à passer des concours, à s'élever dans la hiérarchie sociale, bref à s'intégrer. Un chroniqueur constatait en juillet 1919 qu'à Oran les vieux Espagnols, c'est-à-dire :

*«les Pépés, comme on les surnomme ici, ne s'intéressent pas au pays de leurs aïeux. Madrid leur importe peu, seul Paris les passionne et Alger beaucoup plus que Valencia, Alicante ou Barcelone*»[47].

En octobre 1926, le consul Pedro Saura del Pan s'émut du relâchement identitaire de ses compatriotes. «*Réveillez-vous*», leur cria-t-il d'un ton rageur à l'occasion de «*la fiesta de la Raza»* (la fête de la Race). Il les conjura de se faire respecter auprès de l'Etat français. C'était *«maintenant ou jamais»* qu'il fallait réagir, disait-il[48].

Les exhortations n'y firent rien. La lassitude gagnait les esprits. On s'interrogeait : «*Pourquoi se battre alors que nos gouvernants à Madrid ne se préoccupent pas de notre sort* ?». Même la Seconde République (proclamée en 1931) se désintéressa du problème malgré le vibrant appel du docteur Gregorio Marañón, en avril 1935, qui, suite à un séjour en Algérie, conjura son gouvernement de pointer les regards vers ces immigrés[49].

## FRANÇAIS À CINQUANTE POUR CENT

La cause de leur mal-être ne découlait pas tant de l'acculturation forcée que de cette vieille maladie universelle qu'est le nationalisme xénophobe. Les Espagnols d'Oran souffraient de se sentir doublement exilés sur une terre qu'ils pensaient être accueillante et historiquement rattachée à la péninsule. Déjà en 1914, ceux qui avaient décliné la naturalisation furent stigmatisés parce qu'ils avaient choisi de rester neutres dans le conflit franco-allemand[50].

Même si on était devenu français et qu'on avait versé son sang pour la France, on n'échappait point pour autant à l'insulte. L'affront suprême fut d'être brocardé de «Cinquante pour cent».

---

46 Le stade Alenda prit en 1946 le nom du promoteur Vincent Monréal, puis en 1963 celui de Habib Bouakeul.
47 *Cosmopolis*, Madrid, juillet 1919, p. 182.
48 *El Eco español,* Oran, 14-10-1926.
49 Marañon (Gregorio), Españoles en Argelia, in *Ahora* (Madrid), 27-04-1935.
50 *África española,* 28-02-1915.

Le jeune Emmanuel Roblès explosa quand on le rangea dans cette catégorie : «*Piqué au vif, je répliquai par dépit ... que je n'étais pas cinquante, mais zéro pour cent de Français et que si les Français n'étaient pas contents ils pouvaient toujours retourner chez eux, tandis que nous ici, nous étions chez nous, parfaitement chez nous et sans rien demander à personne»,* raconta-t-il dans sa biographie *Jeunes saisons*[51].

Un «*gallico»*, ce Roblès ! Dans le langage des Oranais espagnols, le *gallico* est un adolescent effronté. La réaction de Roblès a le mérite de traduire l'état d'esprit d'une communauté espagnole où le ressentiment antifrançais était parfois à fleur de peau. En représailles, le Français était généralement appelé un *«pato*» (un canard) à cause d'une prétendue démarche assez chaloupée.

Le naturalisé restait un «*métèque*» pour bon nombre de fonctionnaires. Mais à l'occasion des séquences électorales il devenait un acteur qu'on chouchoutait et qu'on manipulait pour mener des campagnes antijuives dans un climat quasi insurrectionnel. Comme gros bras et chair à canon, il faisait l'affaire, mais pas comme maire. C'est une évidence de constater que jamais pendant la période française, la ville d'Oran ne sera administrée par une personnalité issue de l'immigration espagnole.

Les notables français réussissaient, en quelques mots compassés, à mettre dans leur poche la colonie espagnole. Il y eut notamment l'oranais César Trouin, élu au Palais-Bourbon de 1902 à 1919, qui s'autoproclama porte-parole des républicains espagnols d'Oran, bien que la plupart d'entre eux n'eussent point le droit de vote[52].

## UN MELTING-POT CULTUREL

Dans un climat où les prétentions souverainistes s'entrechoquaient, l'édifice social qui se construisait à Oran a eu peu de chose à voir avec le modèle français. La ville empruntait au cosmopolitisme des sociétés méditerranéennes, qui sont multiconfessionnelles, ouvertes et tolérantes. Sans doute devait-elle composer avec un appareil d'Etat qui essayait de l'inscrire d'autorité, à rebours de ses traditions, dans la construction d'un roman national associant les peuples colonisés à toute l'histoire de la France depuis les ancêtres gaulois jusqu'aux soldats de l'an II et aux Taxis de la Marne. Mais il y eut presque toujours un décalage entre ce que la loi imposait et l'effectivité de son application par les populations.

Oran savait mettre en avant son originalité sociétale, sa convivialité, sa passion de l'initiative et du vivre ensemble.

Les frontières y étaient poreuses entre Orient et Occident. L'Espagnol et le musulman algérien cultivaient une communauté de destin. Une parenté berbère les unissait d'après des études de géographie et d'ethnographie que reprenaient à leur compte de nombreux historiens. *«Les Espagnols du Levant ne sont que des Arabes chrétiens»,* disait un érudit français en 1884[53]. Un touriste madrilène rapporta, de son côté, en 1899 qu'Espagnols et Arabes,

---

51 Roblès (Emmanuel), *Jeunes saisons,* Le Seuil, 1995, p. 78.
52 *JO,* Chambre des députés, séance du 22-11-1909, p. 2819 Tisserand (Paul), *L'ancien et le nouvel Oran,* Typographie Perrier, Oran, 1884, p. 14.
53 Tisserand (Paul), *L'ancien et le nouvel Oran*, Typographie Perrier, Oran, 1884, p. 14.

> «*C'est kif-kif. Dans les rues d'Oran, on les voit se saluer par des accolades, l'Arabe parle en arabe et notre compatriote lui répond en valencien, je ne sais comment ils s'arrangent entre eux mais ils finissent toujours par se comprendre. Si les Espagnols s'unissaient aux Arabes, ils deviendraient les maîtres du pays*»[54].

Cette proximité affective a donné naissance à un melting-pot culturel typiquement oranais, c'est-à-dire un socle commun d'habitudes, d'expressions et de pensées, totalement distinct du brassage des cultures opéré par la société coloniale algéroise. Le parler de l'Oranais espagnol, c'est celui des chroniques de Gilbert Espinal (alias Séraphin) et de son «*Patio à Angustias*», c'est un langage qui n'a rien à voir avec le pataouète de Cagayous, ce personnage imaginaire de Bab-el-Oued, créé par Musette (pseudonyme du journaliste Auguste Robinet).

## ORAN, TERRE D'UN ASILE INCERTAIN

Dans la doctrine juridique française qui a cours sous la III^e^ République, la notion du droit d›asile est assez floue. Elle se dissout dans l›affrontement dialectique entre le principe de solidarité et la tentation du repli sur soi qui est dictée par des impératifs sécuritaires.

Seul le contexte de l›époque déterminera de quel côté penchera l›orientation de l›accueil. En période de crise internationale ou économique, le pouvoir exécutif est habilité à déroger à l›Etat de droit. Selon les circonstances, les exilés politiques espagnols ont ainsi été soit les bienvenus, soit des Indésirables.

L'opposant carliste a été le premier visage du migrant politique à Oran. Dans les années 1830, il représenta l'essentiel de l'immigration espagnole. Il parvint à s'intégrer dans le processus de la colonisation. Il arrivait sans esprit de retour avec femmes et enfants, il intégra la Légion étrangère ou fut affecté à des colonies agricoles. Les exilés carlistes des années 1870 posèrent en revanche de sérieux problèmes au gouvernement conservateur du maréchal de Mac-Mahon. Ils furent internés à la Casbah d'Oran d'où la plupart s'évadèrent. Des méthodes plus douces prévalurent par la suite[55].

Les réfugiés républicains de mars-avril 1939 cumulèrent par contre tous les handicaps. Non seulement, ils arrivèrent par milliers en Oranie dans un très court laps de temps, au point d'engorger les centres d'hébergement. Mais aussi et surtout ils furent assimilés, même les éléments modérés, à des Rouges, c'est-à-dire à des communistes dont la seule évocation semait l'effroi, l'imagerie traditionnelle les reproduisait avec le couteau entre les dents.

Une campagne d'affolement s'ensuivit, avivée par l'état d'une Europe au bord de la guerre. En vertu d'une politique migratoire rendue très restrictive dès 1938, les nouveaux venus furent traités comme des Indésirables et exposés au risque du refoulement ou de l'internement.

C'était compter sans l'esprit hospitalier qui forme le principal trait identitaire de la

---

54 *Alrededor del mundo,* 01-12-1899.
55 Polacska (Edina), Expulsion des réfugiés carlistes en Algérie, *Mediterrán Tanulmányok* (magazine), Université de Szeged (Hongrie), 2007, tome 16, p. 15-28.

ville d'Oran. Sa population tenta de soulager la détresse des réfugiés, en leur apportant nourriture et vêtements. Plusieurs segments de la société se mobilisèrent. Le maire Gabriel Lambert, bien que partisan du camp nationaliste, hébergea chez lui Lorenzo Carbonell, l'ancien alcalde de la cité d'Alicante avec laquelle Oran était jumelé depuis 1934. La chaleur de l'accueil fit dire à un intellectuel réfugié qu›Oran était «*la ville la plus sympathique au monde*»[56].

## CONCLUSION : LES BLESSURES DU PASSÉ

Il était midi en ce 1er août 1939 quand les quelque 800 républicains qui peuplaient le camp de l'avenue de Tunis furent regroupés par rangs de six et conduits à pied, sous la surveillance de gardes mobiles et de tirailleurs sénégalais, vers la gare Karguentah où un train les attendait en partance pour Relizane. Par crainte de manifestations hostiles au transfert, le parcours évitait les artères du centre-ville, passant plutôt par les faubourgs de Saint-Eugène et Delmonte qu'on supposait déserts à l'heure du repas.

Mais une petite foule d'Oranais avait eu vent de l'itinéraire et attendait sur les trottoirs. Ils avaient tenu à saluer cette armée de proscrits, ils pleuraient et agitaient des mouchoirs en signe d'adieu, beaucoup accompagnèrent le cortège jusqu'au bout. A un moment, on entendit un jeune homme plein de colère promettre aux réfugiés que les épreuves qu'ils subissaient ne seraient pas oubliées. «*Todo eso, lo apuntaremos*», jura-t-il[57].

Sa voix résonne encore 80 ans plus tard. La mémoire historique n'a rien effacé des blessures du passé, ni rien oublié de cette image de terre d'asile qu'Oran n'aura cessé d'incarner auprès de toutes les générations de migrants issus de la péninsule ibérique.

---

56 *Ricardo Serna Alba y el Liberal, Exilio en Orán,* Asociación de prensa Región de Murcia, 2015, p. 191.
57 Traduction : «Nous signalerons tout ça» (Ricardo Serna Alba, op. cit., p. 171-173).